

Québec français



Dits et gestes d'une revue

Gilles Dorion

Number 100, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58683ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

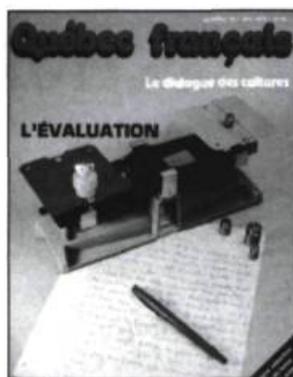
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dorion, G. (1996). Dits et gestes d'une revue. *Québec français*, (100), 9–10.



NUMÉRO 30, 1978



NUMÉRO 48, 1982



NUMÉRO 70, 1988

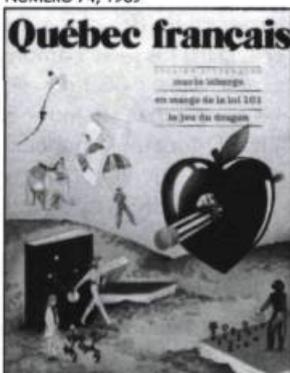


NUMÉRO 78, 1990

En cours de route, nous nous affairions à fignoler le manuscrit, dont le sous-titre révélait le sens : De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec. [...] Ce manifeste forma le premier numéro d'un journal qui prit le nom d'un cri de ralliement, Québec français (il ne lui manquait que le point d'exclamation !), en novembre 1970.

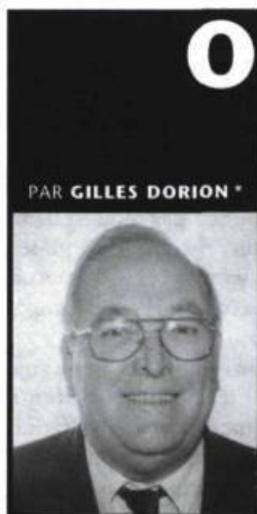


NUMÉRO 74, 1989



NUMÉRO 59, 1985

DITS ET GESTES D'UNE REVUE



PAR GILLES DORION *

Octobre 1970. Les plus âgés se souviendront sans doute de la fébrilité générale qui marquait chaque événement politique et social, chaque geste des Libéraux provinciaux et fédéraux devant les provocations et les violences du Front de libération du Québec (FLQ). L'enlèvement de Pierre Laporte, le ministre du Travail du Québec, mit le comble à l'excitation des esprits. Ce matin-là, un samedi, nous nous dirigeons vers Montréal pour assister à une réunion de l'AQPF avec le président de l'Association, André Gaulin (actuellement député du comté de Taschereau), Aurélien Boivin et Roger Delisle. Je les ac-

compagnais, eux qui avaient écrit le principal du texte du *Livre noir*. En cours de route, nous nous affairions à fignoler le manuscrit, dont le sous-titre révélait le sens : *De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec*. Une halte dans un petit restaurant de l'autoroute 20 nous confirma dans notre projet : les napperons bilingues nous servirent même d'exemple. Ce manifeste forma le premier numéro d'un journal qui prit le nom d'un cri de ralliement, *Québec français* (il ne lui manquait que le point d'exclamation !), en novembre 1970. Parcourez les noms de l'équipe de rédaction du numéro 2 : Maurice Arguin, Irène Belleau, Aurélien Boivin, Gilles Dorion, André Gaulin et Jean-Louis Laverdière. Par la suite, le flambeau sera porté pendant quatre ans par Maurice Arguin et moi-même, avec la collaboration de plusieurs ouvriers de la première heure de l'AQPF. Des moyens de fortune servirent de soutien financier au journal, qui, au fil des mois, prit de plus en plus d'ampleur et de consistance. Dans le numéro de mai 1973 (n° 11), on trouve l'extrait suivant d'une lettre de Christian Vandendorpe adressée à Gaulin :

Félicite de ma part Maurice Arguin et Gilles Dorion. Le journal se lit de moins en moins par obligation morale et de plus en plus par intérêt ! Mais je regrette de ne pas encore y trouver un reflet vivant de la vie culturelle, au moins sur le plan littéraire, du Québec. Pourquoi ne pas ouvrir davantage le journal sur les spectacles et les œuvres et les auteurs (en principe ce sont là des points qui devraient intéresser les professeurs de français). Je précise, brutalement : écarter les questions métaphysiques et répandre l'enthousiasme pour ce qui se fait en français au Québec, pour ce qui s'y écrit et ce qui s'y dit. Il ne faut pas se tromper de cible ! Un professeur de français ne peut pas passer son temps à convaincre ses élèves de la valeur théorique du cours de français, il doit... leur apprendre le français !

Quelques mois après, Christian se joignait à l'équipe des collaborateurs et, en janvier 1974, paraissait le premier numéro de la *revue*, avec une équipe de rédaction formée de Gilles Dorion, André Gaulin et Christian Vandendorpe. Au numéro 14 (mars 1974), commençait le mandat de Christian Vandendorpe comme directeur de la revue, qu'il dirigera jusqu'en 1985.

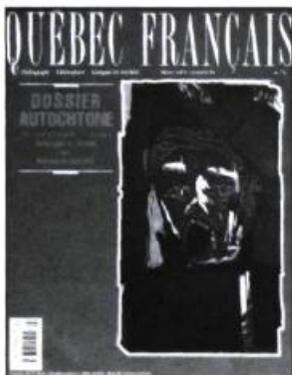
J'ai pris la relève. Comme il arrive en des occasions semblables, j'ai tenté de donner une orientation différente à la revue, compte tenu de mes intérêts de professeur de littérature et me souvenant de l'opinion de Christian, citée plus haut. L'équipe pédagogique m'opposa une solide résistance qui me convainquit de la nécessité d'harmoniser les préoccupations des « pédagogues » et des « littéraires ». Si l'idée fit lentement son chemin, la suite n'en donna pas moins raison à tous. Malgré des intérêts parfois divergents, les équipes ont finalement réussi à présenter aux lecteurs et lectrices un contenu approprié et substantiel qui a rejoint les préoccupations du plus grand nombre.

Pressés par nos subventionnaires de nous livrer à une analyse de notre lectorat afin de connaître les horizons d'attente variés de tous et chacun, nous avons mené une consultation en octobre 1988. Littérature et pédagogie obtinrent les faveurs d'un très grand pourcentage des lecteurs, car la rubrique « Nouveautés » et les « Cahiers pratiques » se classèrent en tête de liste.

En terminant, comment ne pas reconnaître et souligner avec force le rôle primordial joué par André Gaulin le grand instigateur de *Québec français*, qui n'aurait pas vu le jour sans sa générosité, sa détermination et son engagement sociopolitique ? Comment ne pas réitérer mon admiration sans bornes pour le travail gigantesque effectué par Christian Vandendorpe et pour l'impulsion extraordinairement dynamique qu'il a donné à la revue ? Comment ne pas souligner l'apport exceptionnel de mon successeur Roger Chamberland, qui a apporté un souffle nouveau à une revue devenue le point de mire des autres publications ? Merci à toutes et à tous, directeurs et directrices des équipes de rédaction, à tous les membres de ces équipes, à tous nos collaborateurs

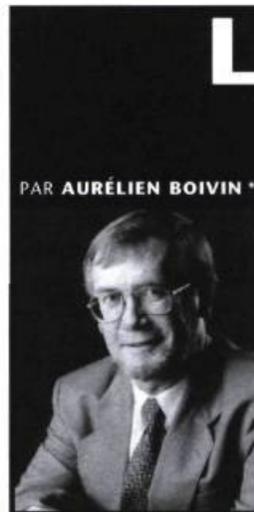
proches et lointains ! Les résultats ont dépassé toutes les espérances des fondateurs et nous pouvons tous en être fiers ! Hommages à toutes et à tous !

* Gilles Dorion est retraité de l'enseignement. Il a principalement œuvré au Département des Littératures de l'Université Laval. Il a été directeur de *Québec français* de 1986 à 1991.



NUMÉRO 80, 1991

MA COLLABORATION À QUÉBEC FRANÇAIS



La revue *Québec français* a atteint le chiffre magique de 100 numéros. Voilà qui, au Québec, relève de l'exploit. Et l'exploit est d'autant plus méritoire que *Québec français* n'a jamais payé ses collaborateurs et collaboratrices parce que *Québec français* n'a jamais obtenu de subventions, comme d'autres revues de sa catégorie, telles *Lettres québécoises* et *Nuit blanche*, ni de la part du ministère des Affaires culturelles du Québec, ni de celle du Conseil de la culture de la région de Québec, ni du Conseil des arts du Canada, ni du Fonds d'aide à la recherche (FCAR) du ministère de l'Éducation,

dans le cadre de leur programme respectif d'aide à la publication. *Québec français* a toujours été boudée par le MAQ parce qu'elle était, d'abord, une revue d'association. Quand un groupe, dont je faisais partie s'est porté acquéreur de la revue et a créé Les Publications Québec français, le MAQ a persisté dans son refus en prétextant, cette fois, que la pédagogie n'était pas culturelle. Rien de moins ! Quant au Conseil des arts et au FCAR, ils ont toujours considéré *Québec français* comme une simple revue de vulgarisation et ont, ainsi, toujours refusé de la reconnaître comme une revue avec comité de lecture. Comme certains universitaires d'ailleurs ou certains collaborateurs pressentis qui ont préféré publier leurs articles dans des revues concurrentes parce que leur collaboration était reconnue, voire rémunérée.

Québec français a atteint le chiffre impressionnant au Québec de 100 numéros. Elle est devancée, à ce chapitre, par la seule revue *Liberté*, née en 1959 et qui a franchi le cap des 200 numéros. Si *Québec français* compte maintenant 100 numéros, c'est d'abord dû au bénévolat des membres de ses comités ou équipes de rédaction, qui ont cru, comme moi, à l'aventure, qui y ont investi beaucoup et qui se sont succédés au cours des ans et des numéros. Contre vents et marées. Dans les joies comme dans les peines. Dans les succès comme dans les échecs. Je veux leur rendre hommage.

Cela n'a pas toujours été facile. Je peux en témoigner. J'étais là lors de la publication du premier numéro du journal. C'était pendant la Crise d'octobre et nous préparions, autour d'André Gaulin, qui a beaucoup donné à la revue, le manifeste du journal, qui fut aussi publié en volume sous le titre *Le livre noir. De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec* (Les Éditions du Jour), qui avait fait beaucoup de bruit dans les ministères et dans la population. C'était un cri de détresse, une alerte, un grand cri du cœur aussi. Nous nous réunissions presque clandesti-